

# JOURNAL DE BORD



- DE L'URGENCE À L'ANALYSE EN PASSANT PAR LA CRISE
- PAROLES DE PASSAGERS
- LE BATEAU «GENÈVE»: UNE URGENCE VIVABLE
- TRAVAUX SUR LE BATEAU: QUAND FAUT Y ALLER, FAUT Y ALLER

Parait deux fois par an  
Tirage : 4 300 exemplaires

Association pour le Bateau Genève  
Rue Versonnex 15bis  
1207 Genève  
T + F 022 786 43 45  
CCP 12-11482-9

Ont collaboré à la rédaction de ce numéro:  
L'équipe de rédaction  
Jean-Pierre Bailly  
Les passagers du Bateau

La mise en page est de:  
Christine Kohler et Patrick Tondeux  
Notre imprimeur est:  
Atelier d'Impression Kurz SA



PROCHAIN PETIT-DÉJEUNER PHILOSOPHIQUE

Samedi 17 novembre 2001 dès 9h30

Sur le thème:

**L'URGENCE: UNE FATALITÉ OU UN DÉFI?**

Intervenant:

Nicolas de Tonnac  
Médecin  
associé aux HUG

Débat animé par:

Alain Simonin

## DE L'URGENCE À L'ANALYSE EN PASSANT PAR LA CRISE

Article de M<sup>me</sup> Françoise Debons Minarro paru dans la revue Repère social n° 30 de septembre 2001, avec l'aimable autorisation de l'auteur.

« QUAND il est urgent, c'est déjà trop tard », annonçait Talleyrand, évêque, puis homme politique français du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il signale ainsi que l'absence d'anticipation des événements nous contraint à ne gérer que les urgences. Jérôme Bindé<sup>1</sup> va plus loin et dénonce la tyrannie de l'urgence, qui apparaît ainsi comme un mode de réponse direct, une activité réflexe de sauvegarde immédiate. A son avis, il faudrait inverser la logique: « ce n'est pas l'urgence des problèmes qui empêche l'élaboration de projets à long terme, mais l'absence de projets qui nous soumet à la tyrannie de l'urgence. »

### Faire reculer l'insupportable

Et dans le social, l'urgence existe-t-elle? Monique Sassié, chargée d'études, à Paris, reconnaît qu'il existe des situations qui requièrent dans le social des réponses qui ne souffrent aucun délai car les personnes sont en danger de mort. Il serait souhaitable à son avis de faire la différence entre les urgences sociales et l'urgence sociale. Même si l'action sociale doit remplir une fonction réparatrice, palliative parfois, ce n'est pas son principe d'existence. *Ainsi les services d'urgence sociale lui semblent faire reculer l'insupportable au lieu de recréer des lieux de participation au monde.*

Pour Martine Gille, directrice d'un centre français d'hébergement en urgence de courte durée, « l'urgence, c'est une organisation permettant de répondre dans un délai bref, à une détresse qui, si elle perdurait, pourrait avoir des conséquences vitales. Vital recouvre tout ce qui a trait à la survie des personnes sur les plans physique et moral: satisfaction des besoins alimentaires, lutte contre le froid, accès de soins médicaux de première nécessité et l'hygiène, lutte contre le suicide et certaines souffrances psychologiques aiguës<sup>2</sup>. Ce souci de porter assistance aux personnes en danger a incité Xavier Emmanuelli à fonder le SAMU social en 1993 à Paris. Ce modèle lié à l'urgence médicale trouve assez rapidement ses limites dans le domaine social. Ne confondons pas l'urgence médicale qui vise à rapprocher les personnes de solutions techniques élaborées avec l'urgence sociale qui ressemble plutôt à un cache-misère dans la mesure où on n'a pas vraiment de réponse à apporter aux personnes en difficulté.

Les travailleurs sociaux (TS) peinent à s'identifier avec le principe d'urgence sociale qui implique un temps d'intervention très court. En France, Christine Garcette, présidente de l'association nationale des assistants de service social, dénonce une stratégie politique<sup>3</sup>: « L'urgence sociale est plus facile à quantifier que le travail social classique. Elle a donc une meilleure visibilité politique ». Ce n'est pas pour autant une raison d'opposer de manière simpliste urgence et analyse: « Le rôle du TS est complémentaire, car il intervient une fois que l'on a assuré l'hébergement, les soins et la nourriture, lorsque l'on prend du temps pour voir avec la personne où elle en est. Méfions-nous, poursuit-elle, de ne pas générer une nouvelle forme d'urgence en accueillant les gens pour trois, six jours et en les renvoyant d'un lieu à l'autre. »

La rédaction

### Éditorial

Pour ce numéro 36 de notre « Journal de Bord », nous avons choisi d'aborder le thème de « l'urgence ». Il n'a pas été choisi par hasard ou inspiration subite, mais bien à partir de l'expérience ardue que nous avons vécue ce printemps. En effet, le 16 mars, nous avons reçu de la gendarmerie de la navigation l'ordre absolu de cesser immédiatement toute activité de manifestations, animations ou fêtes ouvertes au public, notre activité d'accueil pour personnes défavorisées pouvant par contre se poursuivre. Boum ! Le ciel nous tombait sur la tête...

Notre programme d'animation pour l'été était quasiment sous toit, le Bateau était loué tous les week-ends d'avril à juin, puis dès septembre... génial ! L'ouverture de notre bateau au grand public est pour nous très importante pour qu'il ne soit pas considéré comme une sorte de ghetto pour marginaux mais bien comme le lieu d'échange et de rencontre qu'il veut être. Afin de ne pas voir la totalité de nos projets estivaux tomber à l'eau, nous avons - dans l'urgence - mis en route les importants travaux nécessaires à la mise en conformité exigée par nos censeurs. En y travaillant d'arrache-pied, nous avons pu terminer ces travaux à fin juillet, juste à temps pour les Fêtes de Genève.

Notre été n'a donc pas été entièrement coulé, mais à quel prix ! Dans ce journal, vous trouverez, en page 2, les tenants, aboutissants et conséquences de ce « croc-en-quille » qui nous a valu bien des angoisses, des efforts, mais aussi une sacrée satisfaction devant la tâche accomplie.

En page 1, nous abordons le thème de l'urgence de manière plutôt kaléidoscopique que synthétique, le sujet ne pouvant être cerné dans notre modeste publication. Nous vous proposons un article paru dans « Repère social », journal d'information sociale édité par l'Hospice Général qui s'interroge sur la notion d'urgence dans l'intervention des travailleurs sociaux, les traditionnels avis de nos passagers sur le thème du journal ainsi qu'un article où nous essayons de donner un éclairage, vu de notre lognette de bord, de ces regards sur l'urgence.

Le titre d'un autre article paru dans « Repère social » était: « C'est urgent? Asseyons-nous et réfléchissons ». C'est ce que nous vous invitons à faire en parcourant ce « Journal de Bord ».

# L'URGENCE



INTERFOTO

### Un moment de maturation

L'urgence est aussi un ensemble de moyens liés à un contexte de crise... Pour l'équipe éducative du Pont, centre d'accueil d'urgence pour adolescents à Genève, la crise est perçue comme un moment difficile de maturation et de changement. Ainsi l'urgence n'apparaît pas comme une fin en soi. Elle est devenue indispensable par défaut de prévention. Elle peut aussi être liée à des situations exceptionnelles, voire accidentelles. Daniel Gosteli, directeur du Centre Espoir de l'Armée du Salut à Genève, relève « l'existence de zones grises socio-administratives, cela en raison d'un manque de flexibilité de certaines grandes institutions ». Il rêve parfois d'un peu plus de souplesse, ce qui permettrait de répondre dignement à bien des questions d'urgence.

### Les pièges de l'urgence

L'urgence dans la demande doit-elle entraîner une urgence dans la réponse? Inversement, il est indispensable de veiller

à ce que les réponses dites d'urgence ne créent pas elles-mêmes l'urgence de la demande. Ainsi l'urgence, selon Martine Gille, ne doit pas aveugler l'intervenant social et légitimer une forme d'action sociale de type improvisation ou activisme. « La difficulté essentielle consiste à ne pas déclencher le processus du seul fait que l'usager a attendu le dernier moment pour exprimer sa demande. Ce n'est pas la pression ou le chantage qui active l'urgence, mais l'état de dégradation de la situation, le désinvestissement de la personne ou la force majeure. »

### PAROLES DE PASSAGERS

Il n'était pas facile d'interroger nos passagers sur la notion qui peut paraître indéfinie de l'urgence. Nous avons choisi de leur poser deux questions très directes, l'une concernant leur situation personnelle, l'autre s'adressant à leur vision du monde.

1  
**Qu'est-ce qui, aujourd'hui, serait le plus urgent pour toi dans ta vie personnelle?**

– De me retrouver moi-même car en ce moment je ne sais plus où j'en suis. S.

– D'avoir de l'argent parce que c'est vraiment la galère pour moi. J.

– Avoir un passeport, surtout, et un permis pour que je puisse chercher du travail. G.

<sup>1</sup> Directeur de l'institut d'analyse et de prévision de l'UNESCO, in *Futuribles*, déc. 97

<sup>2</sup> « De l'urgence dans le travail social » in *Actualités sociales hebdomadaires* n° 2147, déc. 99, pp. 21-22

<sup>3</sup> « Quand l'urgence interroge le travail social » in *Actualités sociales hebdomadaires*, n° 2049, déc. 97, pp. 17-18

\* Souligné par notre rédaction



LE BATEAU «GENÈVE»: UNE URGENCE VIVABLE

►► — Je n'ai pas d'urgence car je ne vois pas ce qui pourrait changer dans ma vie. P.

— Une femme pour pouvoir fonder une famille. Je m'y sens prêt. J.J.

— Améliorer ma situation financière. C'est plutôt un objectif qu'une urgence. L'urgence me fait peur. Je préfère avoir le temps. A.

2  
**Qu'est-ce qui, pour toi, serait le plus urgent pour notre société?**

— Que les gens arrêtent de se taper dessus partout dans le monde. On n'est pas sur terre pour se tuer. S.

— D'aider les pauvres, et pas seulement quand l'hiver arrive. J.

— De penser à aider l'autre. Que chacun se pose la question: qu'est-ce que je pourrais faire pour mon prochain. G.

— Que tout être humain, partout sur la terre, ait un foyer et de quoi manger. J.J.

— Une politique de désarmement. Que la politique s'exprime autrement que par les armes. A.

DANS cette article, nous allons tenter de dire ce que nous sentons de la notion d'urgence, dans un cadre tel que le nôtre, à la lumière de l'article de M<sup>me</sup> F. Debors Minarro et des avis de nos passagers.

Le Bateau «Genève» accueille des personnes qui vivent difficilement dans notre société. Si elles connaissent généralement une situation matérielle précaire, on peut estimer que leurs besoins minimaux – logement, nourriture – sont assurés (sauf peut-être pour quelques sans-papiers ou clandestins): ils ne sont ainsi pas en situation d'urgence telle que définie par Monique Sassiier dans l'article précédent. Leurs souffrances sont certainement le plus souvent d'ordre affectif – perte de liens, rupture familiale, etc. – ou proviennent d'un sentiment d'impuissance, d'inutilité – perte de confiance en ses moyens, sentiment de ne pas avoir d'avenir, de ne pas avoir de place dans cette société... Dans les réponses qu'ils nous donnent sur ce qui est urgent dans leur vie personnelle, aucun ne parle de besoin immédiat, mais plutôt de projets: améliorer sa situation financière, fonder une famille... L'un d'entre eux nous dit d'ailleurs que l'urgence lui fait peur. Ils rejoignent ainsi le sens de l'article de M<sup>me</sup> Debors Minarro qui montre la nécessité de prendre du temps pour rétablir une situation péjorée. L'urgence, pour nos passagers, nous pa-

rait d'une autre nature, celle de la vie quotidienne: qu'est-ce que je vais faire de ma journée? Les personnes actives, participant à la vie sociale, que nous sommes, connaissons fréquemment des situations d'urgence, mais nous ne vivons pas dans l'urgence comme nos passagers qui sont, bien souvent, dans «l'urgence de vivre par manque de vivre». Le manque de vivre menace-t-il la vie par les comportements dangereux qu'il peut engendrer? Probablement. Il y a donc bien urgence de vivre! J. Binded a raison d'affirmer que c'est l'absence de projet qui nous soumet à la tyrannie de l'urgence, mais comment des projets peuvent-ils émerger chez un individu qui ne croit plus en lui-même, ni en la société, ni en l'avenir?

Le Bateau essaie d'apporter ici une réponse: la possibilité pour nos passagers de venir s'y poser un moment pour échapper à l'urgence du quotidien sans être invités à changer. Pour certains, cette pause donnera l'occasion de rebondir, pour d'autres, elle leur permettra de vivre un peu moins mal la vie par leur existence, même périlleuse, où tout changement serait insupportable. Ces derniers temps, nous avons pu constater, avec quel plaisir, que plusieurs de nos passagers se sont mis en mouvement. S. et H. travaillent depuis trois mois dans une entreprise sociale de jardinage; J. – le passager qui nous avait livré son témoignage sur sa «galère» dans

notre JB n° 31 d'avril 1999 – vient d'être engagé dans le département informatique d'un important service de l'État; D. va bientôt se marier avec la mère de ses enfants et espère pouvoir ainsi régulariser sa situation d'apatride... Il y a quelques temps, ces passagers n'avaient pas de projets ou des projets impossibles. Dans un autre article paru dans le dernier «Repère social», D. Quiroga, responsable de formation à l'IES parle de ces personnes qui sont tellement dans le panade qu'elles ont d'abord besoin d'établir une relation; ensuite seulement les choses peuvent se décrypter et une démarche se construire. Sur le Bateau, ce premier pas est possible, non seulement avec un de nos travailleurs sociaux, mais aussi avec d'autres passagers ou encore simplement avec soi-même, comme celui qui nous a répondu que l'urgence pour lui était aujourd'hui de se retrouver car il ne sait plus où il en est.

On pourrait se poser la question de savoir si le Bateau ne participe pas à ce que dénonce C. Garrette: *Méfions-nous de ne pas générer une nouvelle forme d'errance en accueillant les gens pour trois ou six jours et en les renvoyant d'un lieu à l'autre*. Le Bateau accueille qui veut venir 6 jours par semaine. Un bon nombre de nos passagers fréquentent également d'autres lieux d'accueil. L'important pour nous est qu'ils soient reconnus – qu'ils soient quelque un quelque part – mais aussi qu'ils

puissent encore se sentir exister dans leur cité. M. Sassiier, dans le même article, estime que *les services d'urgence sociale lui semblent faire reculer l'insupportable au lieu de recréer des liens de participation au monde*. Le Bateau veut au contraire préserver ces liens. Sa place au cœur de la rade, son ouverture au grand public en certaines occasions participent de cette volonté de passer à nos passagers le message inscrit sur un de nos grands panneaux exposés à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de notre association: «Reste parmi nous!»

Il nous semble qu'il ne faut pas négliger ce que l'urgence peut contenir de stimulant, nous l'avons nous-mêmes vécu ce printemps avec les travaux que nous avons dû mettre en place en quelques jours. La vie est imprévisible et, parfois, un événement fortuit peut déclencher tout un mouvement. Par ailleurs, nous ne sommes pas entièrement d'accord avec M. Gille quand elle semble rejeter l'improvisation dans l'intervention sociale. Elle a certainement raison quand il s'agit de reconstruire la situation d'un individu. Cependant, au Bateau, nous sommes toujours confrontés à l'imprévu puisque nous ne pouvons pas savoir qui y viendra ou quelles demandes nous seront adressées. L'improvisation est alors non seulement inévitable, mais c'est pour nous une force qui alimente la vie communautaire et elle

de chacun de nos passagers à bord. Bien sûr, il faut des projets pour qu'une personne puisse avancer mais, dans le quotidien, l'imagination, la spontanéité, la fantaisie peuvent apporter ce sel qui rend la vie supportable.

Pour conclure cet article, nous voulons revenir sur ce que nos passagers ont répondu à notre question sur ce qui serait urgent pour la société. Ils nous disent presque tous, avec des nuances, qu'ils souhaitent un monde meilleur, non seulement pour eux-mêmes, mais pour tous ceux qui souffrent ici à Genève ou partout ailleurs sur terre. Ils rêvent d'un monde où chacun aurait de quoi vivre décemment, où l'on tiendrait compte de l'autre, où Le Politique se soucierait des hommes et non du pouvoir. C'est un rêve que nous pouvons tous exprimer et il n'est pas sans signification que nos passagers, bien que souvent envahis par leurs propres problèmes, se sentent solidaires des autres hommes qui souffrent sur notre planète. Au Bateau, nous essayons d'offrir un petit bout de monde meilleur. Un lieu où on peut être soi-même, parler aux autres ou simplement regarder le lac avec ses cygnes qui évoluent tranquillement... les veinards!

Jean-Pierre Baillif, en collaboration avec Ph. Bossy et D. Constantin

TRAVAUX SUR LE BATEAU: QUAND FAUT Y ALLER, FAUT Y ALLER

DANS notre précédent *Journal de Bord*, nous avons inséré un petit encart pour aviser nos lecteurs de l'interdiction qui nous était intimée par la gendarmerie de la navigation d'organiser des manifestations ou locations ouvertes au public extérieur avec, comme conséquence, la nécessité pour nous d'entamer des travaux d'assainissement de notre bâtiment dans l'urgence. Nous avons pu constater, avec une réelle émotion, que cette information a touché un grand nombre des personnes

la possibilité d'intervention de la police sur notre bâtiment en dehors de ses heures d'ouverture. Dans un immeuble, la police n'a le droit d'intervenir qu'à la suite d'une plainte, tandis que sur un bateau elle peut mener d'office ses opérations. Pour notre part, nous souhaitons cette vigilance afin que notre bateau ne soit pas investi sans arrêt par des visiteurs indésirables dans le temps de sa fermeture.

Nous avons eu plusieurs séances avec les divers services concernés par cette question au cours desquelles nous avons fait part de notre souhait que le statut de bateau soit reconnu au «Genève». Une étude a été menée par un juriste mandaté par le DAEL, laquelle a conclu... qu'on ne pouvait rien conclure, car il s'en dégageait autant d'arguments pour une définition juridique de bateau que d'immeuble! Finalement, après moult palabres et mûre réflexion, le chef de ce département a décidé d'octroyer au «Genève» le statut de

Nous avons donc décidé de mettre le bateau en chantier sans plus attendre et sans pouvoir établir de plan financier. Outre les importants travaux dans notre grand salon, nous avons attaqué une rénovation totale de notre cuisine avec la prévision de nouveaux équipements afin de recevoir l'aval du service d'hygiène. Nous savions que nous risquions de nous trouver dans une situation financière délicate. Non seulement les coûts de ces transformations sont importants, mais notre «manque à gagner» résultant de la perte de nos locations et manifestations n'est pas négligeable puisque nous l'évaluons à environ 10'000 francs. Nécessité faisant loi, nous sommes allés de l'avant afin que notre Bateau puisse ouvrir ses portes au grand public à l'occasion des *Fêtes de Genève*. Le pari a-t-il tenu!

Des travaux rondement menés

«bateau», à notre plus grande satisfaction... malgré les rudes conséquences qui ont découlé de cette attribution.

**Une mauvaise nouvelle: un bateau, ça coûte cher!**

Première conséquence: la demande d'une inspection de notre bateau par un expert en construction navale. Ce rapport a été remis en février 2001, avec des conclusions pour le moins réfrégérantes. Outre l'interdiction de manifestations publiques pour raisons de sécurité au vu des faiblesses que présentaient les structures portantes de notre grand salon, nous étions sommés d'installer de nouvelles passerelles, de procéder à un sondage complet de notre coque, et de revoir entièrement notre installation de chauffage au



Travaux dans la cuisine et le salon



gaz! Par ailleurs, la police de la navigation nous met en demeure d'acquiescer un important matériel de sauvetage sous forme de 30 bouées et de 7 engins flottants pour 10 personnes. Pour couronner le tout, le service d'hygiène est venu voir l'installation de notre cuisine et nous a fortement conseillé de la revoir sérieusement. N'en jetez plus!

Une bonne nouvelle: notre bateau est un bateau!

Nous ne remettons absolument pas en cause la nécessité des travaux qui nous sont demandés. Heureusement, pour le contrôle de notre coque, nous disposons d'un délai à fin 2002, ce qui d'ailleurs correspond à peu près à notre propre planning, puisque sa dernière inspection a été effectuée en 1992. Par contre, l'interdiction immédiate de manifestations publiques nous a placés devant l'obligation d'entreprendre immédiatement des travaux que nous aurions souhaité planifier à plus long terme. Si l'état des structures métalliques entourant notre grand salon nécessitait à l'évidence une intervention, nous ne sommes pas convaincus qu'elle devait être aussi pressante.

Parlons finances!

Comme nous l'avons déjà souligné, ces travaux intertempistes nous coûtent chers. N'ayant pas pu prévoir un plan financier préalable, nous devons aujourd'hui courir après l'argent nécessaire à la couverture de ces engagements, malgré l'élan de solidarité que nous avons rencontré. Nous avons reçu des dons importants de la FARGO, de la fondation Valéria Rosi Di Montera et de la direction de l'hôtel Beau-Rivage qui nous a versé le solde des comptes de l'Association Sissi 1998 dont nous avons déjà été bénéficiaire. Nous reviendrons plus loin sur les réactions de nos lecteurs qui nous ont beaucoup touchés. Malgré ces précieux soutiens, nous

devons encore trouver des appuis pour assumer les charges consécutives à ces travaux. Nous avons adressé une demande à la *Fondation Wilsdorf* pour l'acquisition d'appareils ménagers et l'installation d'un réseau de chauffage au gaz. Nous avons été désagréablement surpris en recevant une réponse négative, sans en connaître les raisons. Nous avons alors sollicité la *Loterie Romande* pour ces mêmes objets et pour d'autres frais. A l'heure de mettre notre journal sous presse, nous apprenons que notre demande a été agréée! Nous devons une fière chandelle à l'organe de répartition genevois de la Loterie Romande, auquel nous tenons à adresser ici, en premier, l'expression de notre gratitude.

Un grand merci à nos lecteurs!

Nous ne nous attendions pas à l'émotion qu'a suscitée notre petit bulletin inséré dans notre dernier *Journal de Bord* parmi bon nombre de nos lecteurs. Beaucoup d'entre vous ont marqué leur solidarité en donnant «un coup de pouce» à légats. Les petits mots, écrits sur le haut de bulletins de versements, qui nous ont fait part de votre soutien et de vos encouragements à tenir bon nous ont profondément touchés. Ces marques d'amitié nous vont droit au cœur et nous ne savons comment vous exprimer notre reconnaissance. C'est pour nous la démonstration qu'au-delà de votre soutien à notre action sociale, vous êtes également attachés à la pérennité de notre vieux «Genève». Avec de tels amis, il ne peut pas sombrer!

Jean-Pierre Baillif



Images d'un été sauvé: la brocante et le festival rock



Paola

COMMUNIQUÉ DE BORD

Pendant quatre ans j'ai navigué sur un Bateau encre si fortement à la vie et ses tortueux mystères. J'y ai croisé des passagers habités par une âme de marin, de pirate, d'aventurier, de pêcheur, d'explorateur... J'ai partagé le lever du soleil et la tombée du crépuscule entre bourrasque et calme plat. Des émotions ont chaviré aux rythmes des vents qui ont soufflé. En m'éloignant du ponton, j'ai le mal de lac! Tel un vrai marin, un tatouage est gravé en moi: le Bateau et vous tous. Bon vent.

Paola

Paola Grisoni a levé l'ancre à fin septembre pour d'autres horizons, bien différents. Le petit poème qu'elle nous adresse lui ressemble bien: plein de cœur, d'émouvancements et d'émotion. Bon vent et bis à toi aussi Paola. Si le Bateau reste gravé en toi, lui aussi gardera ton empreinte. Nous sommes tous un peu tristes... il n'est pas étonnant que septembre ait été aussi pluvieux...

Début novembre, nous aurons le plaisir d'accueillir une nouvelle collaboratrice: Micheline Dussetier, qui aura une ruede succession à assumer. Bienvenue à bord *moussillonne!*